

## L'appel

Raymond Bock

Number 120, Winter 2009

L'espérance de vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13388ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bock, R. (2009). L'appel. *Moebius*, (120), 35–42.

## RAYMOND BOCK

### *L'appel*

Assise avec son mari dans le train qui les éloignait de chez eux, Rose-Aimée doutait qu'on puisse aussi aisément fuir le malheur. La misère qu'ils croyaient laisser derrière, dans les sillons épuisés de la terre paternelle, pouvait bien les attendre plus noire encore au fond des bois. Secouée par les cahots de la voie ferrée, elle regardait défilier champs, boisés et rivières, en se demandant ce qu'il en était du Diable si Dieu avait bel et bien le pouvoir d'être partout.

Baptiste refusait d'aller tisser du coton dans les usines de Nouvelle-Angleterre. Il ne voyait rien de bon à l'idée d'aller se noircir de cambouis alors que le Nord, vaste et lumineux, s'offrait tout entier à la colonisation; un Nord encore vierge, mais dont on pouvait faire un éden d'abondance. Ce n'était ni un choix ni un sacrifice: son destin suivait sa voie, sa foi le résignait au bonheur. Déjà le printemps réveillait la nature en cette fin d'avril. Il y présentait le signe d'un bel été à venir. Rose-Aimée espérait malgré ses craintes qu'une telle avancée vers l'inconnu leur apporterait la paix. La vie avait de tout temps été difficile; peut-être pouvait-elle seulement s'alléger un peu. Lorsqu'ils débarquèrent à Hull et y trouvèrent la population dans un état de panique indicible, elle crut pour la première fois à la fatalité.

On éteignait alors, dans le désespoir et l'épuisement, les dernières flammes d'un immense incendie qui avait rasé la moitié de la ville. La désolation était telle qu'on se serait cru au jugement dernier. Quelques arbres calcinés se tenaient toujours debout au milieu d'amoncellements de briques. Dans les décombres se dressait çà et là une unique façade dont les fenêtres béaient pour laisser entrevoir le

ciel. Des hommes en camisoles souillées cherchaient parmi les débris des objets que l'enfer avait pu laisser intacts, des familles entières erraient dans les rues jonchées de poutrelles roussies et de verre brisé. On s'enquêrait des absents. On disait des neuvaines. On n'existait plus.

Au dire de plusieurs, les éléments s'étaient animés pour répandre volontairement la destruction. Le feu avait avancé en rampant sur les bardeaux des toitures, en sautant d'un arbre à l'autre pour enjamber les rues. Aidé par le vent qui s'était levé exprès, il avait même avalé le pont et grugé le quartier riverain d'Ottawa, de l'autre côté de la rivière. Les flammes s'étaient nourries avec une avidité vampirique en célébrant leur danse macabre au son d'un chœur de sirènes, de pleurs et de cris.

Le couple fut happé par le ressac de la tragédie. Durant les semaines qui suivirent, il fallut nettoyer la ville et amorcer sa reconstruction. Les sœurs grises étaient à bout de charité: leur couvent avait disparu et elles peinaient à aider tous ces gens jetés soudain dans un si grand dénuement. Comme le firent presque toutes les femmes, Rose-Aimée se joignit aux religieuses pour nourrir la communauté et s'occuper des enfants, puis s'improvisa ménagère à l'hôpital, où l'on accueillait en plus des malades un afflux de vieillards déshérités. On s'entassait à trois ou quatre familles dans les maisons épargnées, et elle partageait, avec son mari, une chambre déjà encombrée d'un autre couple. La jeune femme s'épuisa rapidement de cette promiscuité: sa générosité s'affaiblit à mesure qu'elle perdait confiance en la vie.

Baptiste profita tout de suite de la corvée. Alors que les sans-logis s'échinaient à dégager les ruines, il s'engagea à la Hull Lumber Company: puisqu'il fallait rebâtir une ville entière, on avait besoin de beaucoup d'hommes et de bois pour alimenter la scierie. Malgré l'ampleur du drame, il voyait en cette catastrophe une véritable bénédiction. Il avait prévu s'arrêter à Hull pour gagner un peu d'argent avant de continuer vers le Témiscamingue. Trouver si rapidement de l'emploi surpassait toutes ses espérances. En travaillant sans relâche jusqu'à la Saint-Jean, il économisa suffisamment pour acheter un lot, du bétail et quelques pièces de mobilier. Lorsqu'ils repartirent pour le Nord, ils

abandonnèrent une ville qui retrouvait enfin le goût de vivre.

Ils atteignirent Ville-Marie vers la mi-juillet, après un voyage épuisant sur les petites lignes ferroviaires utilisées par les forestiers. À chaque nouveau kilomètre, la forêt devenait plus dense et plus touffue encore, grouillant de bêtes qui disparaissaient furtivement à l'approche du train. Une infinité de pins géants, de chênes et de bouleaux se balançait faiblement au souffle du vent d'été, laissant filtrer à travers la frondaison quelques rayons qui allaient moirer le tapis d'humus et de fougères. Les entrelacs de cette jungle se voilaient de mystère à mesure qu'ils s'y enfonçaient : c'était donc ici que les coureurs des bois venaient se perdre depuis toujours, pour revenir ensuite les sacoches remplies de contes effrayants, de formules magiques et de médecine indienne... Le chemin de fer paraissait à Rose-Aimée une cicatrice absurde. Cette tranchée de métal et de goudron imposait la réalité à un lieu qui n'en avait pas, n'existant que dans les légendes où pouvaient, loin d'elle, s'ébattre les feux follets, les diabolotins et les Sauvages.

Leur arrivée dans la petite enclave paisible qu'était Ville-Marie redonna au monde un visage humain. Les quelques maisons alignées entre les champs respiraient une douce tranquillité, à l'image d'une vie rythmée simplement par le cycle des saisons. Une vie qu'ils souhaitaient revivre un jour. Mais le village était ceint d'une frontière sombre : tout autour de ce dernier avant-poste de la civilisation s'étendait une immensité dont les deux cultivateurs ignoraient tout. Baptiste choisit par bravade le lot le plus éloigné. Il s'emportait à tout moment en oraisons éclairantes pour convaincre sa femme de la justesse de leur courage : il faudrait beaucoup de dévouement pour ouvrir le pays et l'offrir à une race plus forte que la nature elle-même. Leur détermination serait récompensée ! Heureusement, nul ne pouvait l'empêcher de réussir pareil miracle. Il voulut voir l'orée de la forêt s'ouvrir devant lui au plus tôt, mais Rose-Aimée ne put se résoudre à aller camper sur le lot avant qu'il ait fini de bâtir leur maison. Elle décida de rester au village ; on l'hébergea au presbytère.

Il n'y avait que des arbres. Leur propriété n'existait pas. Elle n'était rien d'autre qu'un petit quadrilatère tracé

maladroitement sur la carte que l'agent de la Société de colonisation leur avait montrée.

L'homme qui avait aidé Baptiste à transporter ses quelques effets dans les bois était vite reparti : plusieurs milles le séparaient du village, il voulait rentrer avant la noirceur. Le colon était fin seul, englouti par la nature. Il ne put rien faire du reste de la journée, inconfortable en ces lieux où il se sentait étrangement inadéquat. Durant la nuit, il fixa longuement le feu qu'il garda vivace avec des branchages et de l'écorce. Lorsque la lune apparut entre les cimes, le grondement du foyer de pierre se punctua de craquements soudains, et l'affaissement des bûches le tira de ses rêveries de récoltes foisonnantes et de marmaille enjouée. Sur les troncs des alentours, des ombres bougeaient curieusement en suivant les accents des flammes. Le rougeoiement des braises faisait danser d'inquiétantes figures parmi les cendres. Lorsqu'un animal invisible fit bruissier les feuilles derrière lui, il eut le sentiment que les arbres se resserraient pour l'écraser, que les criquets modulaient leur chant un ton au-dessus pour rire plus haut de son audace. Cet endroit qu'il avait imaginé complètement vide, qu'il croyait pouvoir mettre à sa main, était en fait bien vivant. Fourmillant, même. Peut-être ne se laisserait-il pas faire sans se défendre. Avant de s'oublier dans le sommeil, il perçut venu du Nord le hululement d'une chouette. Une plainte triste, douceuse. Presque compatissante. Un frisson traversa son âme malgré la chaleur de juillet.

\*

La journée était exténuante. Ses jurons se perdaient dans les rafales. Depuis les premiers gels, le vent n'avait jamais réussi à mordre aussi profondément à travers les épaisseurs de ses vêtements. Baptiste souhaitait que l'hiver patiente encore quelques jours avant de s'abandonner à ses furies, afin qu'il puisse terminer de construire la petite grange où devait loger le bétail. Mais tout en clouant les planches, il devait sans cesse replacer son col où s'engouffraient des pointes glacées à chaque mouvement

de son foulard. Décembre était bel et bien arrivé. Ce froid aigu annonçait des suites pénibles.

Depuis l'arrivée de sa femme, le travail sur le lot n'avait progressé que très lentement. Rose-Aimée s'était installée dans la cabane de rondins en octobre, et tentait depuis d'organiser la maisonnée sans trop y réussir, recousant machinalement quelque pièce de lingerie après avoir défait les points avec violence, faisant cuire un pain au goût de cendre, s'effaçant dans une prostration qui durait parfois si longtemps qu'on l'aurait crue morte sur sa chaise. Elle ne priait plus. Baptiste commençait de s'inquiéter de son état, mais il s'entêtait, et on le craignait désormais au village pour son zèle démesuré : il avait payé des fermiers pour l'aider à transporter un poêle en fonte et un lit à armature d'acier jusqu'au refuge. Ses dernières économies y étaient passées. La forêt l'avait complètement avalé. Il ne parvenait désormais plus à trapper suffisamment pour assurer leur subsistance : il devait s'occuper de sa femme, qui s'abîmait de plus en plus dans le mal de vivre. Et maintenant l'hiver descendait sur eux, alimenté par une bise rageuse venue du nord-ouest, alors qu'il devait au plus tôt venir à bout de cette grange. Le cheval, la taure et les six poules manquaient cruellement.

En remuant ses orteils qu'il ne sentait presque plus, Baptiste redoublait d'ardeur pour achever le bâtiment. C'était un ouvrage insensé : le vent tourbillonnait dans l'enclos formé par les trois murs incomplets, la poudrière l'aveuglait et fondait sur son visage pour donner plus d'aise encore aux griffures du vent. Lorsqu'il s'attaqua enfin à la dernière paroi, la tête de son marteau glissa sur le clou et frappa la planche congelée, qui fendit sur toute sa longueur en une fracture nette. Ses mains étaient transies. Le gel l'empêchait d'aller plus loin. Il dut s'arrêter.

Alors que Baptiste retraitait vers la cabane, le vent, sardonique, décida de se calmer un peu. Autour, la forêt pulsait dans un enchaînement de percussions arythmiques. On entendait les troncs se tordre, enserrés par la poigne du froid. Ici et là, une perdrix faisait craquer les branches d'un bosquet dénudé, un raton laissait débouler à sa suite un cliquetis de glaçons au bas d'une congère. Entre deux silences, une envolée emplissait le ciel d'un claquement

d'ails, marquant le passage irrégulier du temps figé au-delà des cimes. La forêt vivait sournoisement au cœur même de la saison morte, grinçant des dents à l'idée d'accueillir ceux qui s'étaient fait un devoir de la défigurer.

La chaleur du petit logis fuyait entre les rondins et le feu exigeait qu'on l'attise sans cesse. Rose-Aimée était hypnotisée par la gueule du poêle. Son regard était immuable; il n'y avait plus dans ses yeux que les reflets sautillants des flammes. C'était une scène abominable que Baptiste ne pouvait supporter. Mais que pouvait-il faire de mieux, une fois encore, que de tenter de lui faire retrouver ses esprits? Encore la semaine dernière, il avait pu ranger des bûches à mains nues sans souffrir du froid. La forêt donnait du bois en abondance pour le feu, les collets prenaient des lièvres, les pièges des renards. Ils auraient bientôt des œufs. Et surtout, quoiqu'il advienne, il serait là pour elle.

Au son des paroles de son mari, la torpeur de Rose-Aimée se mua en une fureur incoercible. La fée que Baptiste avait épousée se transformait sous ses yeux en succube. Cette si belle jeune femme, qui venait jadis à travers champs en tenant ses jupes lui conter des histoires d'étable et des rêves de grand amour, lançait maintenant défigurée tous les objets à sa portée, gueulant une détresse qu'il ne percevait plus, assourdi par le sang battant derrière ses yeux et par l'essoufflement animal de sa propre respiration. Son rêve s'évanouissait avec la raison de sa femme.

Il beuglait lui aussi désormais, déclamant un amalgame informe de catéchisme et d'imprécations. En bondissant vers Rose-Aimée dans un élan irréfléchi, il heurta de son coude la lampe à l'huile, qui fit un bond au sol avant d'aller s'écraser au mur, derrière le poêle. La boule de feu crachée par les éclats de verre les sortit de leur délire: ils se tinrent immobiles et silencieux, aveuglés par cette illumination qui avait rendu au monde sa réalité pour un instant. Mais déjà les vêtements accrochés là s'embrasaient en pétillant, les rideaux se réduisaient en fumerolles, les flammes léchaient les poutres du plafond. Dehors, le vent ayant entendu l'appel du malheur se remettait à souffler. La folie les reprit quand ils comprirent, dans un emportement simultané, leur impuissance face aux éléments. À travers

le nuage noirâtre qui s'épaississait et le grognement de l'incendie qui s'amplifiait en un crescendo assourdissant, leur lutte ressemblait à une gigie saugrenue, leurs cris à des répons de damnés.

Un dernier relent d'instinct les contraignit à sortir du four. L'hiver les reçut dans un embrassement frigide.



